

Tangence



De l'Orient-Express à l'Intercity Écrire entre deux mondes

Zehra Çirak

Écrivains d'ailleurs

Numéro 59, janvier 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025997ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025997ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Çirak, Z. (1999). De l'Orient-Express à l'Intercity : écrire entre deux mondes. *Tangence*,(59), 128–132. <https://doi.org/10.7202/025997ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

De l'Orient-Express à l'Intercity. Écrire entre deux mondes*

Zehra Çırak

D'entrée de jeu il me semble nécessaire d'apporter une clarification concernant mes textes et ma personne. Puisque je n'écris qu'en allemand, je ne veux plus, comme cela a été fait souvent et de façon erronée, être appelée une auteure turque, mais plutôt «auteure de langue allemande d'origine turque». Ceci afin de ne pas créer de faux espoirs auprès d'un public turc, et d'éviter de me faire classer par ceux qui s'étonnent de ma maîtrise de l'allemand.

Je n'ai pas appris l'allemand comme langue étrangère, mais je l'ai assimilé en parlant et en chantant à la maternelle de Karlsruhe. Malheureusement, ma langue maternelle ne s'est pas plus développée que celle d'une jeune adolescente. C'est moi qui en suis responsable : avec mes amis et mes frères et sœurs je n'ai parlé que l'allemand. Et ce n'est qu'en présence de mes parents que j'ai parlé le turc.

Aujourd'hui, je peux tout juste lire l'équivalent turc de la *Bildzeitung*¹. Un jour je ferai mes classes et je travaillerai davantage mon turc.

Car je suis encore trop prisonnière de cette langue qui est aujourd'hui mon outil ; je voudrais la travailler encore, et peut-être la rendre plus reluisante.

J'ai habité Istanbul jusqu'à mon troisième anniversaire. En 1963, je me suis assise, avec ma mère et ma sœur aînée, dans l'Orient-Express, pour aboutir en Allemagne. Mon père, qui s'y trouvait depuis un an déjà, nous attendait impatiemment, afin de nous montrer enfin ce pays de cocagne. Naturellement, comme la plupart des familles d'ouvriers immigrés, nous ne voulions rester qu'une petite année, pour retourner ensuite à la maison, riches et heureux. Mais nous sommes là depuis des décennies, maintenant.

* Version modifiée du texte présenté lors du colloque «Écrire en terre d'accueil», organisé par le Centre culturel allemand à Tunis, du 2 au 4 novembre 1996.

1 *La Bildzeitung* : quotidien populaire allemand à grand tirage.

Mon enfance, je l'ai passée, parfaitement heureuse, entre deux cultures. À la maison le turc, dehors l'allemand. Adolescente, je menais déjà une double vie. À seize ans, mon diplôme de fin d'études en poche, et au début de mon entrée sur le marché du travail, je commençais à prendre des notes dans un carnet, et à écrire mes premiers vers. Je le faisais en allemand, puisque cela m'assurait la confidentialité vis-à-vis de mes parents.

Mes premiers balbutiements littéraires étaient donc en langue allemande. Cependant, pour la ponte de ces premiers poèmes, je n'avais pas encore trouvé le nid correspondant : les esprits qui classent et étiquettent les tiroirs m'ont vite mise dans l'armoire réservée aux écrivains étrangers — rien qu'à cause de mon nom (mon prénom signifie «Étoile du matin», mon nom de famille «Apprenti»). Je ne savais pas encore ce que tout cela allait entraîner comme conséquences. Mais cela m'a permis de trouver, très tôt, une porte d'abord, ensuite un couloir et finalement un chemin vers un endroit du nom de «littérature». En aucun cas je ne voulais que ce petit ou grand avantage se transforme en préjudice pour moi. Je ne voulais pas que ce nom exotique devienne une image de marque.

Au début des années quatre-vingt il y a eu en Allemagne de nombreuses anthologies avec des textes de jeunes auteurs allophones de la deuxième génération. Mes premières tentatives d'écriture s'y trouvent, dans des recueils dont les titres se ressemblent : «À l'étranger», par exemple, «Entre deux cultures», ou encore «Par delà les frontières». Je n'aimais pas ces titres, mais ils sonnaient bien et moussaient la vente, je suppose.

Cependant, nous suscitons non seulement de l'intérêt, mais nous étions acceptés dans des maisons d'éditions aussi prestigieuses que *Rowohlt* ou *dtv*.

En ce qui concerne les sujets de ces textes, ils ne répondaient pas toujours aux attentes des promoteurs et des lecteurs de ces anthologies. Beaucoup de ces auteurs, dont moi, ne s'étaient pas ou peu préoccupés de leur origine ou de la question d'être étrangers en Allemagne.

Cela a été l'affaire de la génération précédente ; seulement quelques-uns des jeunes auteurs en faisaient leur cheval de bataille. Chacun de nous avait une expérience de vie différente et particulière, à cause de son évolution sociale, de son âge ou des raisons pour lesquelles il était venu en Allemagne. Bon nombre

d'entre nous étaient arrivés, comme moi, en bas âge, d'autres fréquentaient déjà l'école ou l'université. Certains écrivaient dans les deux langues. D'autres encore étudiaient la germanistique et trouvaient par là l'entrée à la littérature, de la même façon qu'un jeune Allemand l'aurait fait. La critique relevait davantage la biographie de ces auteurs que la valeur de leurs textes. Comme partout ailleurs, il existait d'énormes différences de qualité : la littérature, comme n'importe quelle autre forme d'art, est soit bonne, soit mauvaise. Cependant, la rectitude politique ou encore un sourire condescendant n'apportent rien à notre cause ; de plus, un pays a toujours besoin de pouvoir montrer sur un plateau des individus, quels que soient les fins ou le domaine domaine. Toute médaille n'a pas seulement deux côtés, mais aussi une vie intérieure.

Après les agressions, les incendies criminels, les meurtres de nombreux individus d'origine étrangère ces dernières années en Allemagne, les médias voulaient savoir ce que les auteurs allophones avaient à dire à ce sujet. J'ai été invitée à la séance de l'Académie pour la langue et la poésie allemandes² à Darmstadt, en 1993 ; c'est pour cette rencontre, tenue sous le thème « Images de l'ennemi », que j'ai écrit un texte où je parlais entre autres de ma situation personnelle, de ma vie avec un chrétien allemand, moi, une musulmane d'origine turque. J'y disais que mon conjoint et moi, nous ne nous sommes pas demandé quelles étaient nos origines, notre religion, la couleur de notre peau, mais plutôt si nos cœurs pouvaient respirer et tisser leurs fils là où ils s'étaient posés. Je proposais des cours de paix et d'amitié dans les écoles ; des dictées dont le sujet serait une réflexion contre la guerre ; en mathématiques, je crois qu'il faudrait énumérer les victimes et les souffrants sans nombre de ce monde ; les professeurs de morale et de religion devraient donner des informations objectives concernant toutes les orientations religieuses. Cela a été un beau rêve. J'aurais bien aimé fréquenter une telle école. Si j'avais des enfants, je les y accompagnerais volontiers. Les enfants — qui sont partout pareils — couvrent les murs avec des paroles racistes, à Berlin, New York ou Istanbul. Les mains sont toujours les mêmes.

Quand un auteur se trouve au bord de la mer, il attend, tout comme le fait n'importe qui d'autre, qu'une vague ne vienne et

2 *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung.*

ne l'emporte. Nous, les auteurs allophones, avons sauté sur une vague; nous nous sommes laissé emporter sur la grande mer des lettres et des mots. Nous n'étions que des petits poissons encore, mais nous n'étions plus des inconnus au royaume des jeunes rêveurs et poètes. Sans ceux qui vérifiaient la couleur de nos écailles et scrutaient les endroits où nous frayions, on ne nous aurait pas imprimés, nous n'aurions pu être lus.

Certains d'entre nous s'opposaient, dès le début, à leur classification selon leur provenance et leur nationalité. C'est pour cela que j'ai écrit un texte comme « Identité culturelle »³.

Nous n'avions pas une grande marge de manœuvre, quelques-uns ont tout de même réussi à se faire un nom dans le monde littéraire allemand. Nous n'avions pas tous des conseillers personnels comme moi en la personne de mon conjoint. Nous n'avons pas tous été recommandés par des auteurs importants et de grande renommée auprès des maisons d'édition et des institutions culturelles.

Notre besoin d'entrer en compétition avec des auteurs de langue allemande, en Allemagne, en Autriche et en Suisse, a toujours été présent; il a généré et génère encore de nombreuses discussions. Nous nous rencontrons au Canada, aux États-Unis, en Europe ou en Afrique. Nous sommes soulagés de nous retrouver parmi les auteurs de souche allemande.

Quant à moi, cela ne me dérange pas si je me vois de plus en plus souvent l'objet d'une thèse savante dans une université allemande ou étrangère. Cela me fait plaisir de répondre aux questions, et de dire ce qu'il en est des jeunes auteurs de notre deuxième génération en Allemagne. Je tente de faire parler mes textes; ils sont plus convaincants que je ne puis l'être.

Que la critique s'occupe volontiers du phénomène de la littérature allophone n'est pas un désavantage pour nous. J'ai pu nouer des contacts dans le monde entier; ils ont généré des amitiés, quand les chercheurs sont venus à Berlin travailler sur leur sujet. Non, nous n'avons aucune raison de nous plaindre; mais nous devrions nous rebiffer de temps à autre — il y a encore assez de raisons qui le justifient.

3 «Kulturidentität», *Vogel auf dem Rücken eines Elefanten (Un oiseau sur le dos d'un éléphant)*, Kiepenheuer & Witsch, Cologne 1991, p. 94.

Pour terminer, j'aimerais citer un de mes poèmes du cycle *Moi et Moi*, écrit en collaboration avec mon conjoint, le sculpteur Jürgen Walter, où le poème rencontre l'image. Je lui ai donné le titre «Voyageur» :

Fermer les paupières
en sachant
que tout est emballé
le temps le lieu la circonstance

Une mouche est entrée dans la tête
a simplement traversé l'œil
elle bourdonne elle décrit des cercles elle pique

Une mouche dont la trace
laisse une étrange empreinte

Était-ce ma main qui a
frappé ce front à moi

Je suis le temps le lieu la circonstance
la mouche dans la tête est le voyage
ne puis-je plus ouvrir l'œil
sans perdre la mouche?

Traduit de l'allemand par Hans-Jürgen Greif